

ÊTRE PSYCHOTHÉRAPEUTE EN ABANDON CORPOREL

Aimé Hamann

Juillet 2001

Être chercheur en abandon corporel

L'abandon corporel : une recherche

L'abandon corporel : une position

La subjectivité : une réalité ontologique

Le changement : un contournement de la subjectivité

L'abandon corporel : une recherche

Dès le début, l'abandon corporel s'est enraciné dans l'univers de la recherche. Au départ, ce fut une recherche à caractère qualitatif sur le toucher. L'exploration systématique du toucher a entraîné assez rapidement la recherche à découvrir et à approfondir un mode de toucher qui n'est que présence à l'autre, sans projet de l'amener à vivre des expériences particulières, sans intention de provoquer des résultats définis.

Ce mode de toucher a favorisé l'émergence d'un niveau d'expérience, inconnu de nous jusqu'alors, que nous avons nommé *l'involontaire* : mouvement, sensation, images, etc., surgissant de l'intérieur de soi. Un professeur d'université eut alors l'idée d'amener l'un de ses étudiants à entreprendre une recherche *quantitative* sur le phénomène de l'involontaire. Il s'agissait d'observer les séquences des mouvements involontaires en chaque individu, leurs fréquences, leurs différences individuelles, etc.

Pour pouvoir présenter les résultats de cette recherche dans un congrès aux États-Unis, il fallait trouver un nom à cette étonnante découverte. L'expression " abandon corporel " (*spontaneous body experiencing*) fut retenue, pour la nommer et la

caractériser. Cette expression est donc issue d'une recherche *quantitative* bien en forme, dont nous étions alors naïvement fiers étant donné la reconnaissance universitaire qu'elle entraînait. Mais nous nous sommes rendu compte, par la suite, que ces mots étaient inadéquats, qu'ils ne pouvaient que créer de l'ambiguïté. Et, bien qu'insatisfaisante, l'expression " abandon corporel " continue de désigner la recherche dans laquelle nous sommes engagés depuis trente ans.

Sans que nous le sachions à ce moment-là, nous venions de nous introduire dans une nouvelle sphère de la recherche humaine : une recherche de l'humain sur l'humanité. Recherche ontologique. Nous abordions cette recherche à partir de notre univers intérieur marqué par la causalité et les dichotomies. C'est dans cette position contradictoire que s'est amorcée une longue exploration du *toucher présence* et de l'*involontaire*. Le groupe de chercheurs psychothérapeutes intégra peu à peu cette découverte à la situation psychothérapeutique, qui devint assez rapidement le lieu privilégié de la recherche et de l'expérience de l'*abandon corporel*.

Pendant de longues années, *toucher présence* et *involontaire* firent l'objet de notre exploration. Imperceptiblement se faisait en nous un travail de décroisement venant de la fidélité à nous soumettre aux exigences de cette expérience. Il devint de plus en plus évident que l'essentiel de ce que nous faisons se situait au-delà de cet univers dichotomique du toucher et de l'involontaire. Émergea alors peu à peu la conscience de ce qui est devenu notre position, nommée " l'abandon corporel ".

Recherche et psychothérapie devinrent, à l'intérieur de cette position, une seule et même réalité. L'exigence d'être psychothérapeute en abandon corporel prit graduellement toutes ses dimensions. C'est à l'intérieur même du psychothérapeute chercheur que cette position de l'abandon corporel avait à exister. C'est par rapport à lui-même et, du même coup, par rapport aux autres que cette position devait être prise et habitée. Car être psychothérapeute en abandon corporel, c'est le devenir sans cesse, en habitant de plus en plus cette position dont il sera question tout au long de cet écrit.

Psychothérapie centrée sur le psychothérapeute, recherche centrée sur le chercheur. Impossible ici de parler de compétence au sens habituel du terme. Au-delà de toutes les compétences acquises, il y a la nécessité de consentir à chaque moment à rencontrer sa propre vie, qui est le lieu même de la rencontre avec l'autre. C'est la mise à contribution de tout soi-même, laissant surgir à chaque moment ce qui est accessible à soi, qui a été le lieu de passage de la psychothérapie d'abandon corporel à cette position ontologique.

L'abandon corporel : une position

Il importe de bien se rendre compte et de comprendre que tous les lieux du devenir humain sont des positions particulières prises par rapport à la complexité infinie de la réalité humaine, qu'il s'agisse des mythologies, des philosophies, des grandes religions, des sciences, des psychologies ou des psychothérapies. Ces manières de comprendre et de favoriser le devenir humain, dans l'espace et le temps, ont émergé du niveau de conscience alors accessible et elles ont permis à l'humanité d'atteindre le niveau de développement que l'on connaît aujourd'hui. Ces diverses positions ont en commun d'être présentées comme étant *la vérité*, de susciter l'adhésion des personnes qui s'y rallient, de prédéfinir la vie des humains et d'organiser leurs comportements en fonction d'un idéal donné.

L'abandon corporel adopte une position qui se démarque de toutes ces positions, de tous ces lieux du devenir humain, en ce sens qu'il ne prédéfinit pas la vie humaine, il ne se présente en aucune manière comme *un savoir* ou *la vérité*, et, de ce fait, il n'implique aucune adhésion préalable de la part des personnes qui s'y intéressent. L'attention est portée ailleurs, sur la mise en place de conditions donnant à la réalité humaine, que chacun est sous une forme unique, la possibilité de devenir et d'apprendre peu à peu ce qu'elle est. Le point de départ n'est plus un savoir reposant sur l'autorité d'une personne remarquable, sur l'intervention de la divinité ou de méthode scientifique. Il s'agit, bien au contraire, d'une expérience rendue possible par le déploiement d'un ensemble de conditions à prendre qui la situeront d'emblée sur le plan de la recherche ontologique.

Le point de départ est donc une position tout autre que celle du savoir, c'est une position de recherche. Au lieu de savoir ce qu'est la réalité humaine, cette position oblige à entrer dans un processus sans fin, qui est de faire toute sa place à qui on est. Au-delà de toutes les positions particulières qui rassemblent un certain nombre d'humains autour d'une religion, d'une philosophie, d'une théorie scientifique ou psychothérapeutique par exemple, il s'agit d'une position ouvrant à chacun l'accès à tout lui-même, à la vie comme elle est organisée en lui et, de ce fait, à l'humanité tout entière.

C'est là une position universelle : il s'agit d'une ouverture à chacun des individus dans son unicité, d'un mode de rapport à soi faisant toute sa place à soi et, de ce fait, à tous les autres. Recherche centrée sur le chercheur, psychothérapie centrée sur le psychothérapeute. D'entrée de jeu, cette position de recherche ontologique, d'ouverture à la vie comme elle est organisée en soi, fait partie de la mise en place de conditions indispensables à prendre, à habiter de plus en plus, dans un processus jamais terminé. Alors lentement apparaissent toutes les implications et les conséquences d'une telle position.

L'abandon corporel constitue donc une position de décroisement, au-delà du bien et du mal, et de toutes pré-définitions de la réalité humaine. N'adhérer à aucun savoir, à aucune vérité et faire ainsi toute leur place à tous les savoirs et à toutes les vérités. Ne rien empêcher de ce qui surgit de soi, ne rien provoquer, ne rien diriger. Se laisser tout l'espace intérieur pour être ce qui surgit, ce qui arrive. Ce n'est jamais évident ni jamais acquis.

Par conséquent, il s'agit essentiellement d'une position prise par rapport à soi-même de faire toute la place à tout ce que l'on est dans son unicité et, de ce fait, à celle de chacun des autres. N'adhérer à aucune vérité sur la réalité humaine et n'en exclure aucune, c'est faire place à tout soi-même, marqué de façon particulière dans l'espace et le temps par une culture donnée, une lignée d'appartenance spécifique, une histoire personnelle unique. Et c'est en même temps faire toute sa place à chacun des humains, porteurs de façon unique de tous les déterminismes qui les constituent.

La subjectivité : une réalité ontologique

Le choix de cette position prise par l'abandon corporel a été à l'origine de l'expérience de l'involontaire, de la découverte d'une organisation intérieure unique à chacun. Ce fut une expérience déterminante pour la suite de ce qu'allait devenir l'abandon corporel. Entrer dans cette expérience, s'y soumettre régulièrement, méthodiquement et souvent de façon prolongée, posa graduellement les fondements d'une certitude intérieure touchant et soi-même et la réalité humaine en chacun. Le corps humain apparaissait comme une organisation corporelle, articulant le rapport à soi-même, aux autres, à toute la réalité.

Chacun est ainsi, dans son unicité, l'organisation unique de l'humanité tout entière à être, mais sans pouvoir éviter de passer par la particularité, l'unicité de sa propre organisation, pour s'ouvrir à lui-même, aux autres, à l'humanité. Il fallait se rendre à l'évidence que chacun est un lieu unique d'écoute, d'expérience, de perception, de discours, déterminant son rapport à soi et aux autres. La réalité de la *subjectivité* prenait forme en nous et elle est devenue le cœur même de ce qui constitue l'abandon corporel.

L'être humain, sa réalité ontologique, est subjectivité. Faire toute sa place à qui on est, c'est du même coup découvrir, habiter le caractère relatif de son rapport à soi et aux autres, à la connaissance et à la réalité. Chacun pouvait s'expérimenter en tant qu'être *devenu*, traces et organisation unique de ce long processus du devenir humain. Il devenait possible d'affirmer que chacun est l'humanité tout entière, sous la forme unique de son organisation. Cette organisation que chacun est met à jour des traits fondamentaux de la réalité intérieure de chacun et de son rapport à la vie : déterminisme, ambivalence, connivence.

Le déterminisme s'est imposé à nous comme constituant le caractère le plus évident de cette organisation d'être que chacun est. Ontologiquement, chacun est un lieu d'expérience unique auquel il est impossible d'échapper. Il ne s'agit pas ici d'un déterminisme matérialiste niant toute liberté humaine et qui enfermerait l'humanité

dans un projet sans profondeur ni horizon. Tout au contraire. Il est ici question d'un déterminisme qui est fondateur d'humanité, de liberté, d'interdépendance, résultant de ce long processus du devenir humain.

Reconnaître ce lieu déterminé d'expérience que chacun constitue c'est, du même coup, posé dans son être chacun des autres humains dont nous sommes chacun, à notre manière, les traces. Tenter d'échapper à ce niveau de déterminisme, et donc de subjectivité, implique nécessairement de laisser de côté certains aspects de sa propre réalité et, de ce fait même, de nier des dimensions de l'existence des autres. Il y a alors à se recevoir comme la vie est organisée en soi. Ce qui ne sera jamais facile car cette organisation se révèle d'une ambivalence radicale.

Le devenir de chacun des humains, et donc de l'humanité tout entière, s'est opéré dans un long et lent processus, à partir de l'absence d'humanité. Il s'est poursuivi dans des modes de rapport toujours en manque de soi, en manque du projet d'accomplissement des humains, donc dans le manque de ce mode de rapport qui ferait toute la place à soi et de ce fait à tous les autres. Les traces du devenir humain, que chacun est, sont intrinsèquement porteuses à la fois de ce projet d'accomplissement du désir propre à l'humanité tout entière ainsi que des limites incontournables de ce long processus de devenir. Chacun ne peut donc devenir, s'accomplir, qu'en assumant son être devenu, son être marqué par cette ambivalence constitutive.

On comprend ainsi l'ambivalence profonde de chacun, aussi bien à consentir à devenir qu'à habiter l'être devenu qu'il est. Chacun des humains est d'une manière constitutive, ontologique, unique, bien et mal à la fois, amour et haine, qu'il y a à recevoir, à habiter, dans ce projet énorme qu'est l'humanité. IL y a à consentir au fait que l'expérience des autres, le rapport aux autres soit inévitablement ambivalent et donc marqué du signe de la connivence positive ou négative. Impossible d'échapper à la subjectivité que chacun est, et l'expérience des autres passe nécessairement par l'expérience de soi. Il n'existe pas d'autre chemin que cette expérience de soi pour rejoindre les autres, et cette expérience elle-même est unique à chacun, subjective.

Le changement : un contournement de la subjectivité

Déterminisme, ambivalence, connivence sont les traits indissociables de la subjectivité, de la réalité humaine et de celle de chaque individu. Ontologiquement l'être humain n'est pas apte à formuler ce qui pourrait être la vérité. Il ne peut tout au plus que formuler des perceptions subjectives de la réalité humaine. C'est pourquoi l'adhésion de chacun à des formulations particulières prédéfinies ne peut être que subjective. Mais dans le concret du devenir humain et à des niveaux divers, ces formulations particulières, qu'elles viennent des religions, des philosophies, des sciences, de la psychologie ou des psychothérapies, sont surtout présentées comme *la* vérité. Tout y a été mis en place pour que la réalité ontologique de la subjectivité puisse être contournée, plaçant le devenir humain sous le signe du changement.

C'est ainsi que les mécanismes du changement se retrouvent au cœur même du devenir humain, qu'ils en ont permis l'existence et qu'ils ont laissé leurs traces en chacun. Avoir en soi le pouvoir de changer, présupposer que les autres ont sur eux ce même pouvoir, fait partie de la croyance humaine, de mythes comme celui du paradis terrestre, par exemple. Cette croyance est également au cœur de toutes les formes de psychothérapie que le vingtième siècle a vu se développer. Il est vrai que les humains ont sur eux un certain pouvoir de changement, et le déterminisme n'est pas le même en chacun. Mais personne ne peut échapper à sa subjectivité, à son déterminisme, à son ambivalence, à ses rapports de connivence avec les autres.

L'humanité n'a pu devenir qu'en s'arrogeant le pouvoir de changer, de s'accomplir, en évitant les aspects négatifs de soi. Chacun, selon les circonstances particulières de sa vie, s'est trouvé un lieu d'appartenance, de sens, lui permettant d'appivoiser certains aspects de lui-même dans un cadre privilégié, partagé par un certain nombre d'autres individus. C'est là tout le sens du processus d'institutionnalisation qui a marqué l'histoire humaine. Se trouver un espace pour changer, devenir parfait, en évitant le déterminisme et l'ambivalence, en adhérant à ce qui est perçu par chacun comme la vérité, a toujours été au cœur du devenir des humains.

C'est la négation même du déterminisme qui le crée en chacun, dans l'évitement de l'ambivalence radicale de la vie humaine. Les rapports d'adhésion à ce qui est perçu comme *la vérité* ne peuvent être que des rapports de connivence, valorisés par un groupe particulier d'humains ayant trouvé pour eux le lieu, par excellence, de leur devenir. Ainsi, les diverses formes que peut prendre l'adhésion – serait-ce à la vérité elle-même, qui n'existe peut-être pas étant donné le caractère subjectif de toute l'humanité et de chacun des humains – se révéleraient, sous certains aspects, toutes marquées du signe de la connivence.

De ce fait, le caractère de vérité, que pourrait présenter et même avoir certaines formulations de la réalité humaine, ne pourrait que prendre la forme subjective de chacun. Présenter des compréhensions de la réalité humaine, les transmettre aux autres, y adhérer ne pourra à aucun moment échapper au caractère subjectif de chaque individu humain, à son unicité, et à tout ce qui le détermine. Prendre la position que constitue l'abandon corporel et mettre à jour le caractère subjectif de toute réalité et de toute présence humaine fait apparaître les liens de continuité du changement à l'être.

C'est précisément le devenir sous le signe du changement qui permet de prendre cette position de consentir à soi, d'habiter la réalité ontologique de l'être *devenu* et donc de la subjectivité. Ce qu'il y a à recevoir en chacun, c'est l'être de changement articulé depuis le début de l'humanité. Par les mécanismes même du changement favorisant le devenir accessible en tel ou tel individu ou groupes humains, à un moment de l'espace et du temps, il est devenu possible d'échapper à certains aspects de soi-même, inaccessibles et irrecevables à ces moments du processus d'homini-sation.

La position ontologique émerge donc du processus du changement qui l'a rendue possible. Amorcé depuis le début de l'humanité, ce processus est essentiellement recherche d'être, mais dans l'effort constant d'éviter certaines dimensions plus douloureuses et irrecevables du devenir humain. L'abandon corporel, c'est la place faite à tout ce devenir en chacun des individus, c'en est la continuité. Par l'ouverture à la globalité de la réalité humaine, cette position permet d'engager le processus infini du

mouvement intérieur de s'habiter et d'être. Le fait qu'on ne puisse s'accomplir autrement fait apparaître des conséquences importantes.

La première touche le temps. L'être humain est du temps accumulé et en partie inhabité. Il est devenu, en s'absentant plus ou moins de lui-même, et ce mécanisme d'évitement le caractérise. Évitement du pôle négatif de l'ambivalence, rapports de connivence avec les autres et avec toute la réalité sont constitutifs de la réalité humaine. C'est pour cela que la position prise par l'abandon corporel ne pourra jamais faire l'économie de l'espace et du temps. Car, faire toute sa place à ce qui se passe en soi implique à chaque moment d'habiter l'inhabité, de consentir au temps de sa subjectivité qui relativise son expérience intérieure sous toutes ses formes.

Ontologiquement, ce qui se passe en soi constitue son propre être – pas la vérité sur soi, pas la vérité sur les autres non plus, mais sa vérité à soi. Habiter cet espace et ce temps, c'est passer à *l'ici et maintenant*, actualisant tous les espaces et tous les temps du devenir humain et de tout devenir. Ainsi la position d'être qu'est l'abandon corporel – position par excellence de recherche sur l'humanité – implique avant tout le chercheur. Elle le conduit à ne rien éviter de sa subjectivité et à lui faire toute sa place. Tout ce qui se passe en lui porte ce caractère de subjectivité, d'opacité et doit donc d'abord être reconnu comme son être propre. Sa compétence de chercheur ontologique l'y contraint à chaque instant, ce qui peut paraître désespérant.

Il y a en effet une perte incontournable : perte de la détention de la vérité, perte de la certitude de l'expert qui sait et qui peut tabler sur sa compétence pour comprendre l'autre et intervenir auprès de lui. Mais il se produit en même temps un renversement épistémologique fondamental. Consentir à tout soi-même comme subjectivité, on pourrait dire comme enfermement ontologique, pose l'être comme fondement du connaître. L'expérience subjective habitée, l'ouverture alors consentie à tout soi-même, laissant émerger ce qui est accessible, fait apparaître l'interdépendance comme également constitutive de soi. Ce que chacun expérimente, ce qu'il comprend, vient de son organisation propre, constituée des traces des autres en tant que soi. Du même coup, tout ce qui vient des autres donne d'être la vie particulière, unique que l'on est, émergeant de sa subjectivité et de son organisation.

Cela met en évidence la réalité inévitable de la filiation : fils de soi-même né et naissant des autres et, par suite, fils de toute réalité. Rencontrer, co-naître et ainsi connaître. Être fils c'est donner à tous et à toute réalité d'être père et, de ce fait, d'être fils. L'interdépendance constitutive de la vie apparaît alors enracinée dans l'être dépossédé du devenir humain. L'être subjectif, devenu à travers le long processus du changement, dans la connivence et la dépendance universelle de chacun à chacun, est celui-là même qui, reçu dans ce processus intérieur infini d'habiter sa subjectivité, révèle sa réalité d'être : interdépendance, rencontre et co-naissance, lieu d'accomplissement du désir.

Cette position qui fait apparaître les limites de la subjectivité ontologique de l'être humain est celle-là même qui en fait apparaître la grandeur ainsi que le sens du projet qu'est l'humanité. Prendre cette position, la reprendre sans cesse et entrer dans ce processus qui est mouvement intérieur, fait apparaître chacun comme une possibilité d'être le lieu d'accomplissement de l'humanité tout entière. Impossible d'être sans faire être. Impossible de connaître sans co-naître. Se découvrir fils, c'est poser tous les autres et toute chose comme père, origine de sa propre vie, et s'ouvrir ainsi à la connaissance ontologique qui émerge de cette rencontre.

C'est une connaissance toujours relative, car l'ontologique est le consentement à sa subjectivité et par conséquent au relatif. Dans ces conditions, la co-naissance et donc la connaissance sont toujours à renouveler dans le consentement à sa propre subjectivité. L'espace et le temps continu de l'être de changement peuvent alors s'habiter dans l'ici et maintenant de tous les espaces et de tous les temps de l'être reçu.

Une position de co-chercheur

L'être subjectif et l'universalité

La différenciation et l'unicité

La psychose et le déterminisme

La causalité et la culpabilité

La dépendance et le temps à être

La connivence à être et le " transfert "

Le difficile chemin du désir

L'être subjectif et l'universalité

Tout ce qui a été dit dans les pages précédentes sur la position que constitue l'abandon corporel fait apparaître le caractère unique de la recherche ontologique. Faire toute sa place à sa subjectivité, avec toutes les implications et les conséquences que cette position entraîne, met d'abord en évidence la relativité de l'accès à son propre être et à la réalité de l'autre. L'accès à l'autre, et donc à sa connaissance, passe nécessairement par sa propre subjectivité habitée et par celle des autres. La position de chercheur en est donc une de co-chercheur.

C'est dans le chercheur, le psychothérapeute, que doit s'assurer à chaque moment cette position, laissant ainsi le psychothérapeute chercheur à la merci de sa propre

subjectivité et de celle des autres. Il ne peut trouver refuge dans aucune compréhension prédéfinie de lui-même et donc de l'autre : ce serait déjà ne plus être dans cette position de la recherche ontologique et de la rencontre. Il y a à prendre le temps : le temps d'habiter sa subjectivité, de co-devenir, dans ce rapport d'interdépendance qui le pose comme fils de lui-même et de la ou des personnes en présence. Qu'il s'agisse d'une relation individuelle ou de groupe, sur le plan verbal ou non verbal, ne change rien.

C'est en habitant d'abord sa propre position de co-psychothérapeute, de fils, qu'il fait que toutes les personnes en présence sont impliquées, chacune à sa manière, comme co-chercheur et co-devenant. Pour le psychothérapeute, il s'agit là d'un processus toujours à poursuivre. Il n'est jamais acquis d'habiter sa propre subjectivité et, par suite, les évitements de soi et les connivences toujours à l'œuvre. Ce n'est que si tout ce qui se passe en soi est l'expression de sa propre subjectivité, que ce qui émerge des autres peut avoir toute sa place en tant que leur être subjectif. C'est alors que peut aussi s'engager le processus de co-devenir dans l'interdépendance, chacun devenant de l'autre et ainsi le faisant être. De là naît en chacun la connaissance de lui-même à l'occasion de chacun des autres : co-naissance, connaissance.

Cette position de co-chercheur qui est celle du psychothérapeute en abandon corporel place le lien thérapeutique sur le plan de l'intersubjectivité à être et non pas à changer, ce qui signifie consentir à être et de ce fait, paradoxalement, changer. La demande de changement, qui protège d'être tout ce qu'on est, est incontournable et universelle, et elle est tout aussi présente chez le psychothérapeute que chez ses clients. Il revient à chaque moment au psychothérapeute chercheur d'habiter pour lui-même sa propre énergie de changement-évitement comme son être propre. De ce fait, les demandes et les efforts de changement des clients seront ramenés à leur être *subjectivité*. Il s'agit là d'un processus à se refaire sans cesse, autant chez le psychothérapeute que chez ses clients.

L'abandon corporel est une position de n'adhérer à aucune compréhension prédéfinie et de soi et des autres, tout en faisant toute sa place à chacune de ces compréhensions. Il n'est donc pas un projet autre que de mettre en branle les conditions posant

soi-même et les autres en dehors de la demande de changement, donc dans des rapports de non-accusation et de non-culpabilisation. La place qu'occupe ici le psychothérapeute pose tout ce qui se passe, tout ce qui se vit et se formule comme ce qui a à être et à se passer. Le mode de rapport du psychothérapeute en abandon corporel ne se limite pas à la situation thérapeutique. Il englobe toutes les dimensions de la réalité humaine et de chacun des individus.

D'où l'importance de la position de co-chercheur, de co-psychothérapeute, faisant toute sa place à soi-même comme organisation unique de l'humanité, et de ce fait à l'humanité tout entière chaque fois présente dans l'unicité de chacun. Elle fait apparaître qu'il n'y a qu'une seule humanité sous des formes différentes et particulières, et que personne ne peut s'abstraire de ce que sont les autres. Soi et les autres ne sont qu'une seule réalité. Ce que font les autres, chacun le fait, autant en ce qui a trait au pôle négatif de la vie qu'en ce qui favorise son accomplissement. Faire toute sa place à sa propre vie, c'est du même coup accéder à l'expérience intérieure d'être impliqué à chaque instant, dans tous les espaces et tous les temps de l'humanité tout entière et de chacun des humains.

La différenciation et l'unicité

Faire toute sa place à sa vie, c'est aussi et en même temps mettre en place les conditions pour que chacun puisse entrer dans le processus de s'approprier à l'organisation unique de l'humanité qu'il est. Le processus de différenciation existe depuis les débuts de l'humanité. Il s'enracine dans la matière elle-même et dans toutes les formes que prend la vie. Sur le plan humain toutefois, et pour chacun des individus, se différencier a pris des dimensions sans limites : à la mesure même de toute la souffrance et de toute la grandeur que porte l'humanité, à la mesure même du projet de la matière, du désir infini de l'être humain en quête de sens et d'éternité.

Se différencier, assumer, dans un processus sans fin toujours à habiter, l'humanité tout entière que chacun est, dans son organisation unique et particulière d'être, laisse entrevoir l'infini du projet qu'il est et l'ampleur de la tâche qu'il incombe à chacun

d'assumer. Et pourtant, pour le désir, c'est la seule espérance d'accomplissement. C'est également, pour chacun, le désir de parcourir ce chemin : être. Or, être c'est devenir. Cela est vrai pour l'humanité tout entière, mais pour les individus, être c'est devenir ce qu'ils sont déjà devenus au cours du long processus d'humanisation.

L'espérance d'accomplissement, portée par l'humanité tout entière, présente en chaque individu, ne peut se concrétiser que dans l'aventure intérieure d'individus engagés dans ce processus sans fin de se différencier et de poser tous les autres dans leur être. Par conséquent, pour garder espoir dans l'humanité, il n'est pas nécessaire que celle-ci s'accomplisse totalement dans sa globalité et en chacun de ses membres. C'est là une tâche qui n'est pas également accessible à chacun.

En soi, le projet de l'humanité de s'accomplir globalement est admirable, mais pour certains, les chemins pour y parvenir sont impossibles, et pour tous, à des degrés différents, difficiles. Ce n'est que dans des individus consentant à l'aventure intérieure d'habiter leur organisation d'être que l'humanité peut s'accomplir. La majorité des individus ne le fera jamais, ne serait-ce que parce qu'ils ne sont déjà plus là, ou qu'ils n'ont aucun moyen à leur disposition pour pouvoir engager cette démarche intérieure.

En fait, le salut individuel comme lieu d'accomplissement du désir ne peut que conduire au désespoir. C'est par l'entrée d'individus dans le processus de faire toute sa place à soi-même et de se différencier que le rapport d'interdépendance et donc d'accomplissement du désir peut apparaître et exister. C'est la vie – comme elle est organisée et devenue en chacun et dans l'humanité tout entière – qui doit se trouver un chemin pour pouvoir résoudre ses contradictions et ses dichotomies. En chacun, la vie est cette possibilité, ce projet qui s'accomplit en tous dès que des individus entrent dans le mouvement intérieur, à renouveler sans cesse.

Le changement, qui est le moteur du devenir humain dans sa globalité, a porté l'humanité là où elle est aujourd'hui. Mais le changement est porteur d'une fissure fondamentale, celle d'éviter sans cesse le pôle négatif de soi. Et ce que l'on espère éviter se retrouve inévitablement dans ce qu'on a trouvé de mieux pour s'accomplir. “ Plus ça change, plus c'est pareil ”. Le processus du changement évite toujours la

spécificité de chacun et des aspects incontournables de son être. Toutes les pré-définitions de la réalité humaine en font autant : elles protègent soi et les autres, alimentant ainsi les rapports de connivence et d'indifférenciation.

Il est impossible de laisser toute sa place à la vie comme elle est, sans lui demander d'être autrement, si ce n'est en la prenant entièrement en soi comme elle est organisée. Le processus de différenciation a donc à se mouvoir dans la personne même du psychothérapeute, prenant la position de co-chercheur, pour ainsi faire toute leur place aux autres, à l'humanité tout entière comme elle est. Rien alors ne s'interpose entre le psychothérapeute et les personnes présentes, rien non plus ne les protège dans leur rapport ontologique, si ce n'est la position de co-chercheur consentie par le psychothérapeute.

Ce processus de différenciation s'avère aussi difficile pour le psychothérapeute que pour ses clients : il y a tous les interdits du monde, les accusations et la culpabilité à affronter, il y a aussi les affres de l'unicité et de la différence à recevoir, ainsi que la solitude à assumer. Il y a, en même temps, à consentir vraiment à ce que personne ne soit étranger à qui l'on est, pas même ceux en qui s'exprime ce qu'il y a de plus horrifiant, de plus irrecevable dans l'humanité.

Prendre cette position de consentir à la forme unique de son humanité et, de ce fait même, se découvrir comme étant l'humanité tout entière sous la forme unique que chacun est, c'est entrer dans le processus de différenciation qui porte toutes les ambivalences de l'être et du devenir humain. C'est en même temps faire l'expérience d'être dans sa vérité, dans sa dignité, dans la rencontre qui est co-naissance et connaissance : une expérience du sens d'être humain.

La psychose et le déterminisme

Le mot *psychose* a pris une grande importance dans la recherche qu'est l'abandon corporel. Dans le langage courant, ce mot a une connotation plus que péjorative : être psychotique est synonyme de malade mental, exclu de la société, irresponsable. La

psychose peut prendre toutes sortes de visages que les experts ont eu beaucoup de peine à cataloguer. Autrefois, les psychotiques étaient voués à l'ostracisme, on les chargeait de tous les péchés du monde. On les considérait souvent comme les suppôts de Satan, possédés par l'esprit du mal ; on est même allé jusqu'à les brûler. Aujourd'hui, on a développé des médicaments qui contrôlent leur souffrance, qui les rendent inoffensifs, et on les retrouve souvent à la rue.

Certes la psychose existe, et il y a à tout faire pour la soulager et en prendre soin. Mais dans la perspective de l'abandon corporel, la psychose n'est pas une maladie : elle est la forme, le visage que peut prendre l'humanité dans ce qu'elle est de plus souffrant. Et la psychose n'est pas uniquement le lot de ceux qu'on appelle " psychotiques ", elle est universelle. Elle est présente dans toute l'humanité et en chacun des humains, à des degrés divers. Il importe donc de tenter de définir ce qu'est la psychose et de préciser le sens dont l'abandon corporel l'a investie.

La position prise par l'abandon corporel a laissé peu à peu apparaître l'être humain comme un être devenu, à partir de l'absence de lui-même au début de l'humanité. Un être devenu, dans un processus amorcé et gardé sous le signe du changement, de l'évitement du non-reçu ou du non-recevable de soi, tout au long du devenir humain : dans un effort constant d'éviter le déterminisme et l'ambivalence de l'être. À des degrés différents, en chaque lignée d'appartenance, en chaque individu, l'évitement de soi essentiel au devenir humain a laissé des traces à travers les modes de rapports alors rendus possibles dans l'humanité.

C'est ainsi que les humains sont devenus, dans l'absence de lieux intérieur et extérieur pour se recevoir vraiment, établissant entre eux des rapports de pouvoir et d'utilisation. C'est ainsi que le corps humain est devenu, qu'il s'est humanisé à travers des modes de rapports niant plus ou moins l'humanité en chacun et en même temps la rendant possible. Apprivoiser certains aspects de la vie humaine en soi – dans des lieux sécuritaires protégeant de certains autres aspects de soi moins valorisés, moins supportables – a été l'incontournable processus du devenir humain.

On pourrait dire sans exagérer que les mécanismes du changement qui ont présidé au devenir humain ont été radicalement créateurs de psychose. Le corps humain, l'humanité tout entière, chacun des humains est *devenu*, sous le signe du déterminisme nié, de l'ambivalence évitée et des connivences glorifiées. Et l'organisation corporelle que chacun est devenue porte toutes les traces de ce long processus commencé sous le signe du manque et de la recherche d'être. Personne n'échappe à cette organisation de lui-même qui le détermine et qui est unique en chacun. Elle est si douloureuse en un nombre croissant d'individus qu'elle les isole et d'eux-mêmes et des autres.

Mais, à des degrés divers, les humains sont tous porteurs de toute cette souffrance et de cette dépossession à travers laquelle l'humanité est devenue. Ils ne peuvent s'accomplir qu'en assumant ce devenu. L'humanité n'est donc pas malade, elle est souffrante. Les humains n'ont pas de problèmes, ils sont problématiques. Et il s'agit d'une problématique à laquelle il faut graduellement faire toute sa place, pour que l'horizon du devenir humain puisse s'ouvrir à toute sa réalité et à tout son sens.

Ce que l'abandon corporel appelle psychose, par conséquent, réfère à cette réalité que l'être humain est *devenu* à travers un processus de changement englobant toute l'histoire de l'humanité. Sous une forme unique, chacun est tout ce devenu à être. Il n'y a pas de corps qui ne soit une organisation corporelle, il n'y a pas de rapports à soi et aux autres qui ne passent par cette même organisation, et il n'y a pas de désir humain ni d'accomplissement de soi qui puisse l'éviter. Et ce qu'on appelle ici la *subjectivité* s'enracine dans cette organisation d'être qui fait de chacun un lieu unique d'écoute, d'expérience, de compréhension de soi et des autres, et de la réalité tout entière.

La position prise par le psycho thérapeute chercheur de faire toute sa place à lui-même, et aux autres, met en évidence dès le point de départ l'existence de cette organisation en lui-même et dans les autres. Ce que l'on a appelé l'involontaire a été la première manifestation de la présence d'une telle organisation. Mais c'est toute l'expérience de l'engagement psychothérapeutique en abandon corporel, sous toutes ses formes, qui a fait apparaître de plus en plus les traits de cette organisation en

chacun. Lentement, les psychothérapeutes ont dû se rendre à l'évidence de l'existence universelle de cette organisation, en eux d'abord, puis dans tous les autres.

Le processus de changement, qui porte le désir d'accomplissement depuis les débuts de l'humanité, ne pourra jamais aller à son terme si ce n'est dans le consentement à faire toute sa place à l'être devenu, organisé et déterminé, que chacun est. C'est là pour chacun, mais davantage encore pour le psychothérapeute, un consentement toujours difficile à donner, et toujours à renouveler, de ne pas demander aux personnes en présence d'être autrement qu'elles ne sont. Cela implique, à chaque moment, d'habiter ce qui se passe en soi comme étant soi.

Le processus de sans cesse s'ouvrir à sa propre réalité et de consentir, en soi, à sa propre subjectivité est aussi exigeant pour le psychothérapeute que pour les autres. Et pourtant c'est en lui, le psychothérapeute, que ce processus doit avant tout exister pour qu'il puisse s'amorcer dans les autres. Par conséquent, consentir à ce qu'on appelle la psychose, cette organisation unique de tout soi-même que chacun est et lui faire toute sa place, éveille un regard fraternel sur toutes les formes que prend l'humanité. Il n'y a que de l'humanité à être, quel que soit le caractère plus ou moins dépossédant de chacune de ces organisations. Il y a aussi à tenir compte de leur unicité et de la plus ou moins grande difficulté d'être qui en découle.

Se plaçant dans un rapport de rencontre, de co-naissance, d'interdépendance avec ses clients, le psychothérapeute apprendra d'eux, de chacun d'eux. Dans ce processus de co-devenir, il apprendra ce qui leur convient, les mesures d'interventions à prendre, et même la nécessité, dans certaines situations, d'éviter l'engagement dans un processus qui ne pourra pas se concrétiser. Mais une telle attitude, un tel mode de rapport à la psychose, au déterminisme sous toutes ses formes et intensités, permet de donner visage humain à tout ce qui fait si peur en soi-même et qui provoque des réactions d'ostracisme par rapport aux plus démunis des humains.

La causalité et la culpabilité

D'emblée, la position ontologique de psychothérapeute chercheur est la place faite à sa propre organisation d'être. De ce fait même, elle est ouverture à l'organisation de chacun, au-delà de tous les espaces et de tous les temps. Le rapport thérapeutique immédiat se trouve alors placé sur le plan de la rencontre et de l'interdépendance. Le processus qui s'engage se situe directement au-delà de toutes les causalités. Il les englobe toutes comme constituant l'organisation de corps et de rapport de chacun, dans l'ici et maintenant de sa présence.

Le processus du changement s'est toujours articulé autour de la causalité. Et toute compréhension prédéfinie de l'être humain introduit la causalité, qu'il s'agisse des sagesses, des religions, des sciences, des psychologies ou des psychothérapies. Suivent alors inévitablement la culpabilité, l'accusation, la honte, le sentiment d'échec ou de réussite qui, de toute manière, protègent de certains aspects de soi.

Le mouvement intérieur engagé chez le psychothérapeute co-chercheur et, de ce fait chez ses clients, place le processus thérapeutique au-delà de toutes causalités particulières et réductrices, les englobant toutes, dans son propre rapport à lui-même et aux autres. Il est impossible de tout expliquer par le manque d'éveil, par la faute originelle, par le rapport aux parents, par la société, par les idées négatives, etc. Au-delà de chacune de ces explications qui se veulent être la compréhension universelle de la souffrance humaine, il y a en chacun de nous, nous constituant, cette organisation unique porteuse de l'humanité tout entière.

Toutes les causalités particulières se trouvent toujours en action dans l'immédiateté de l'organisation d'être que chacun est et dans le mode de rapport qu'il établit avec la vie. Placer la psychothérapie sur le plan ontologique de la co-naissance, c'est ne s'enfermer dans aucune de ces explications causales et faire à chacune toute sa place. Nous sommes tous prompts à interpréter nos déboires et nos souffrances par une compréhension causale qui nous protège d'assumer tout ce que l'on est.

Cela ne veut pas insinuer que les autres ne sont pas impliqués dans ce que chacun est devenu. Tout au contraire. Aucun humain de tous les espaces et de tous les temps n'est absent de ce que chacun est devenu : à plus forte raison ceux de ses lignées d'appartenance, ceux de l'espace culturel qui a servi à chacun de berceau, ceux de sa famille immédiate aussi bien que tous ceux qui ont marqué son histoire personnelle. Impossible de faire le tri entre toutes ces influences dans le devenir de chacun. Impossible aussi pour chacun d'en parler sans passer par sa subjectivité, par sa manière unique de s'expérimenter et donc de se dire.

Mais tout est là, immédiatement présent, dans le rapport d'être qu'assure la présence du psychothérapeute en abandon corporel : ce passage constant du temps continu à l'ici et maintenant. Cette habitation du temps inhabité, dans la position sans cesse reprise à l'intérieur du psychothérapeute, fait toute sa place à soi, à l'autre, dans l'organisation d'être que chacun est et dans le mode de rapport qu'il établit avec la vie, avec lui-même et les autres.

Placer l'expérience psychothérapeutique dans l'ici et maintenant de la rencontre laisse toute la place au client de se dire, même dans ce qu'il perçoit comme la cause et l'origine de toutes ses douleurs. Et ce discours même lui est sans cesse redonné en tant que sien, émergeant de sa subjectivité, en tant que son être même.

La dépendance et le temps

La position que prend l'abandon corporel jette un nouvel éclairage sur la réalité de la longueur du temps et de la dépendance en psychothérapie. Ce sont là des problèmes réels qui se posent avant tout dans une perspective de changement. À partir d'une vision particulière prédéfinie de la vie, il est bien normal qu'une fois obtenus les résultats escomptés, la relation psychothérapeutique ne puisse que s'arrêter. Il en va de même de la dépendance. Elle est inévitable et elle fait partie de tous les rapports humains, mais elle a aussi mauvaise presse et se doit de ne pas prolonger de façon pernicieuse le processus de la psychothérapie.

L'abandon corporel pose la question autrement. Dès le départ, il place le rapport thérapeutique sur le plan ontologique, dans ce processus jamais terminé, assumé d'abord par le psychothérapeute, d'habiter sa propre subjectivité et par là de passer toujours du temps inhabité à l'ici et maintenant. Le rapport au temps est donc ici d'un tout autre ordre. Il se résout sans cesse dans le passage à l'être, ce mouvement intérieur assuré par l'implication du psychothérapeute, et, dans ce contexte, la longueur du temps n'a plus d'importance. Une seule rencontre ou des milliers de rencontres constituent toujours ce même passage à l'être.

L'abandon corporel ne part pas d'une pré-définition de la réalité humaine. C'est une position faisant à chacun toute sa place sur le plan de l'être et du processus de différenciation. Ce processus est en même temps ouverture à l'humanité tout entière, à l'interdépendance, au mouvement intérieur toujours à renouveler. Un éclairage nouveau est alors jeté sur la dépendance. À partir de toute vision prédéfinie de l'humain, la dépendance ne peut se résoudre dans le processus du changement que par l'indépendance. La position ontologique qu'est l'abandon corporel fait apparaître la dépendance sous d'autres jours. Elle la découvre comme constitutive du devenir humain et de sa réalité même.

La dépendance a pris toutes les formes des appartenances, des croyances et des adhésions. Elle révèle la recherche d'être en chacun des humains ; elle fait apparaître le manque d'être qui, à des degrés divers, est le sort de tous ; elle relie tous et chacun des humains dans une même quête qui ne peut trouver réponse que dans l'interdépendance. La dépendance a donc à être reçue et à s'ouvrir à la co-naissance. Elle ne sera jamais radiée, car elle est constitutive de la réalité humaine et fondatrice de l'interdépendance sans cesse à habiter, dans ce processus du mouvement intérieur qui est toujours passage du temps inhabité à l'ici et maintenant.

Les problèmes de la dépendance et de la longueur du processus thérapeutique sont des questions réelles qui se posent aux visions prédéfinies de l'être humain, incluant les psychothérapies. De telles visions ne peuvent que garder les humains dans l'absence plus ou moins grande d'eux-mêmes et dans la dépendance qu'on cherche à

résoudre en indépendance. L'abandon corporel répond ailleurs et en même temps à ces deux facettes de la réalité humaine qui en fait n'en sont qu'une seule.

La connivence à être et le “ transfert ”

Le lien psychothérapeutique amène à toucher à toutes les dimensions de la réalité humaine, à toutes les émotions, à la vie tout entière. Les enjeux y sont toujours importants. Il importe que tout ce qui s'y produit donne au psychothérapeute d'être et soit au service de ses clients et de la vie. Les clients viennent là pour eux, espérant que ce sera l'occasion de résoudre des difficultés de vivre. La demande est souvent imprécise et parfois même trop précise. Ce qui importe pour le psychothérapeute, c'est de faire toute sa place à sa propre subjectivité pour que tout ce qui émerge des clients puisse exister en tant que leur être et leur vie.

Le processus s'engage à partir de ce qui est immédiatement accessible. Mais le désir d'être, de se différencier, de s'ouvrir à la profondeur de la vie et à l'humanité tout entière est inscrit en chacun de manière spécifique. Ce désir est toujours présent comme le sont les risques d'errance, et les risques de ne pas donner à la vie de chacun toutes ses chances le sont encore davantage. Dans ce sens, la psychothérapie et en particulier la psychanalyse ont beaucoup mis l'emphase sur ce qu'on a appelé le transfert et le contre-transfert. D'autres formes de psychothérapie insistent surtout sur la compétence théorique et technique des psychothérapeutes pour assurer la bonne marche de cette recherche d'être. Ces dimensions du rapport psychothérapeutique, l'abandon corporel les aborde à l'intérieur de la position ontologique adoptée par le psychothérapeute chercheur.

Être vraiment compétent comme psychothérapeute en abandon corporel n'est pas autre chose que d'habiter à chaque moment sa propre subjectivité et, de ce fait, de créer ce rapport d'être à soi qui est identiquement le rapport à l'autre. C'est à chaque moment consentir à son propre déterminisme, à son ambivalence et au caractère de connivence inhérents à tous les rapports à soi et aux autres. Habiter sa subjectivité dans toutes ses dimensions, et consentir au passage du temps accumulé à l'ici et

maintenant du temps habité, est la plaque tournante toujours en mouvement du passage des liens de connivence au rapport d'être.

Tout a donc à se passer dans l'être même du psychothérapeute qui a à habiter à tous les instants ses connivences comme sa propre vie. De même que pour la dépendance, il y a à y consentir comme le lieu incontournable de la rencontre et de l'interdépendance. Ce qui implique que le psychothérapeute chercheur s'engage dans le processus intérieur d'habiter à chaque moment sa subjectivité. Il lui faut consentir à ne pas pouvoir échapper aux connivences, ni dans son écoute, ni dans son expérience, ni dans ses compréhensions. Il lui reste à se donner le temps d'habiter sa subjectivité et d'appivoiser lentement la parole qui sera la mieux appropriée pour faire toute sa place à sa propre réalité et à celle de chacun des autres.

Dans la perspective de l'abandon corporel, ce qu'on a appelé le transfert et le contre-transfert ne sont pas des modalités de rapport à résoudre, à faire progressivement disparaître pour que le désir, la vie, le rapport aux autres puissent enfin s'exprimer en toute liberté, pour ne pas dire en toute pureté. Dans ces situations, il ne s'agit pas de vouloir résoudre ces modalités du rapport, mais de leur faire toute leur place comme étant l'être même de chacun, psychothérapeute et client. Transfert et contre-transfert expriment l'inévitable subjectivité de chacun des êtres humains et ils apparaissent plus massivement dans les rapports psychothérapeutiques. Il s'agit là d'un phénomène universel jamais résolu, pas même en psychothérapie.

Il n'empêche que, plus que tout autre, le psychothérapeute se doit de reconnaître sa subjectivité. Il se doit d'en être constamment conscient et de se laisser sans cesse l'espace et le temps de l'appivoiser et de l'habiter. Il peut être nécessaire pour un psychothérapeute, et parfois même indispensable, de parler à une autre personne compétente de vécus intérieurs indéchiffrables par sa seule ressource. Mais le chemin ne sera jamais totalement parcouru même par le psychothérapeute, il ne sera que de plus en plus ouvert, appivoisé.

Ce risque d'être du psychothérapeute, le consentement à son incontournable et inguérissable subjectivité situera alors le rapport thérapeutique sur le plan de la

recherche ontologique, de la rencontre, donc de la co-naissance. Rien ne viendra alors promouvoir le changement ni faire miroiter de guérison. L'expérience se situe au niveau de l'être, du co-être et du co-devenir, introduisant un mode de rapport émergeant sans cesse de la causalité, de l'accusation et de la culpabilité à recevoir et à être. Dans ce processus, le ou les clients expérimenteront graduellement de donner et de recevoir la vie comme elle est, ainsi que la possibilité de consentir à eux-mêmes et d'appivoiser à leur tour leur être subjectif.

En même temps que nécessaires à l'intérieur de certains cadres théoriques, tous les efforts pour éviter la subjectivité, pour en guérir les humains, pour tenter de garder les rapports humains dans l'objectivité, se buteront toujours à l'incontournable subjectivité constitutive de chacun, à recevoir comme son unicité et son être. Faire toute sa place à la subjectivité, aux connivences, à l'ambivalence, au déterminisme et non pas mettre tout en place pour éviter ces aspects de la réalité humaine, pose toutes les questions du devenir humain, de la connaissance et du rapport aux autres.

La position prise par l'abandon corporel a conduit, peu à peu, à habiter toutes ces dimensions de la réalité humaine, dimensions ontologiques, constitutives de l'humanité. Cette humanité qui a à être dans un processus toujours à renouveler, faisant ainsi place à la vie organisée en chacun et de ce fait ouvrant la porte à toutes les dimensions du désir.

Le difficile chemin du désir

Il est toujours hasardeux et difficile de parler du désir. Ce mot éveille en effet des réactions multiples et confuses, car il fait référence à des contenus variés et souvent indéfinissables. On réduit volontiers le désir à l'élan sexuel, mais il peut également désigner toutes les formes de l'attirance, de l'attrait ou de la mobilisation vers quelque chose ou quelqu'un. Dans son sens le plus profond, le désir fait référence à l'élan, à l'énergie d'accomplissement qu'est toute réalité et plus spécifiquement la réalité humaine. On comprendra alors qu'en ce sens, le mot désir ait des contenus différents et même contradictoires.

Par exemple, le bouddhisme ne parle pas du désir de la même manière que le christianisme, et la psychanalyse a sur le désir un point de vue différent de l'analyse jungienne. Tous les lieux d'interprétation et de devenir de la réalité humaine ont forcément leur vision particulière du désir. L'abandon corporel en est venu également à parler du désir, à sa manière, mais non pas à partir d'une vision prédéfinie de la réalité. C'est en prenant une position ontologique que l'abandon corporel a fait apparaître le fait étonnant de pouvoir se donner la possibilité d'être et ainsi d'entrer dans le processus sans fin de s'habiter.

La réalité humaine en chacun se révèle alors comme organisation de rapports et du rapport, elle tend à l'interdépendance, à la paradoxalité, et donc au sens. C'est dans le cadre de cette recherche ontologique qu'a pu émerger un nouveau regard sur l'humanité et sur le désir. Ce n'est pas une vision prédéfinie, c'est l'humanité à laquelle on fait toute sa place qui révèle le désir comme ayant des dimensions nouvelles, donnant à la matière, à la vie, à la réalité humaine, une unité d'être inattendue, une ampleur insoupçonnée, une profondeur vertigineuse.

De cette position prise, puis vécue dans des expériences répétées, années après années, la réalité humaine est apparue comme ayant un point de départ s'enracinant dans la matière et la vie. Elle a une direction qui porte le devenir humain depuis des millions d'années et un point d'arrivée qui est la rencontre, la filiation, l'interdépendance et la paradoxalité. Il s'agit d'un processus engagé depuis l'origine, partant de l'indéfini, de la multiplicité et du mouvement extérieur jusqu'à la différenciation, l'intériorité et le mouvement intérieur, lieu de résolution de toutes les contradictions, de tous les contraires, de toutes les dichotomies.

C'est le passage à l'ici et maintenant, actualisant tous les espaces et tous les temps. C'est un seul devenir, partant de la matière initiale et se poursuivant à travers l'humanité tout entière jusque dans chacun des individus, lieu par excellence de l'accomplissement du désir. Ce passage de la matière et de la vie à l'humanité, en même temps qu'en continuité avec elles, est aussi, en un certain sens, un point de rupture. Un processus d'intériorisation s'est engagé par l'émergence d'une forme de

vie capable de participer à son propre devenir. Un nouveau mode de rapport naît : le rapport humain. Un processus s'engage : le projet du devenir humain, en chantier depuis des millions d'années. L'être humain devient, est devenu et il est à devenir, en passant inévitablement par ce qu'il est devenu.

Dès le départ, c'est l'engagement dans un avenir commun où chacun est relié, solidaire des autres à tous les autres, de tous les espaces et de tous les temps. À l'origine, il s'agit d'un mode de rapport de dépendance absolue et de connivence essentielle qui donne toutes ses assises à la filiation et à l'interdépendance. C'est là le berceau de l'éveil de la conscience de soi et de l'autre, le moteur de cette soif sans limites d'un lieu d'accomplissement pour chacun et pour tous.

Il y a ainsi pour tous les humains un destin commun, une seule humanité qui prendra des formes différentes dans l'espace et le temps, selon les circonstances, les cultures, les lignées d'appartenance et l'histoire de chacun. La matière et le corps deviendront peu à peu humains, pétris, marqués par le mode de relation, de rapport nouveau, que constitue le projet humain. Amorcé, à partir de l'absence de soi et des autres, ce mode de rapport se développe également dans le manque plus ou moins prononcé, en chacun de soi et des autres. Projet d'intériorisation donc, lancé sous le signe du changement et d'institutionnalisation, partant du manque et le créant à son tour, cherchant toujours à éviter le pôle négatif de la vie.

Projet d'interdépendance, également, et de paradoxalité, dans un processus marqué par la violence, l'utilisation les uns des autres, le pouvoir et bien souvent l'arbitraire. L'humanité, chacun des humains, est à chaque moment de l'histoire le point d'arrivée, le devenu de ce processus ambivalent. Chacun en est les traces qui l'organisent de façon unique et il ne peut donc porter l'humanité à son accomplissement sans passer par cette organisation qui le constitue. C'est là le déterminisme dont il s'agit en abandon corporel : la présence constituante de l'humanité tout entière en chacun, l'organisant comme lui-même, de sorte que les autres sont incontournables à son propre accomplissement.

Chacun est ainsi organisation de rapports vécus par l'humanité tout entière et déterminant son propre rapport à soi et aux autres : se recevoir, s'habiter, consentir à soi est identiquement faire toute la place aux autres. Chacun est, en même temps, en manque de soi et, de ce fait, en manque des autres. Être humain, devenir humain, accomplir son humanité, passe nécessairement par toute la douleur et la violence qui ont fait et qui font partie de ce long processus de devenir, organisant chacun de façon unique.

Rien d'étonnant alors que le désir humain ait dû prendre tant de chemins détournés dans la poursuite de sa quête d'être. La difficulté d'assumer son humanité n'a pu continuer sa route qu'en cherchant des lieux d'évitement, en apparence moins douloureux. Le désir s'est fait besoin sous toutes ses formes : amour, haine, violence, maladie, mort. Ces lieux du désir, en apparence contradictoires, sont incontournables au devenir humain. Ils ont tous à être reçus comme lieu de passage du désir, comme des détours nécessaires.

Le devenir humain est difficile et il ne peut se poursuivre qu'en prenant les chemins accessibles à chacun, souvent des voies de compromissions et de détresse. Mais tous ces chemins sont porteurs d'une même énergie, celle d'en arriver à un mode de rapport, entre les humains et en chaque individu, qui donnerait la dignité d'être à tout ce que porte l'humanité dans son pénible devenir. L'interdépendance est ce mode de rapport qui révèle la paradoxalité de l'être. L'ambivalence du devenir humain, habitée, reçue, dans le processus sans fin de se poser comme fils, se transcende alors. Et il n'y a plus que l'être, processus infini de donner et de recevoir la vie.

L'avenir du désir humain, son accomplissement, ne peut donc se trouver dans une purification du désir qui, débarrassé de toutes ses scories, transformerait peu à peu l'humanité en un lieu sans douleurs. Il n'en sera jamais ainsi. C'est toute l'humanité, une seule humanité, que porte le désir : celle de l'origine, celle qui est là et dont nous sommes tous, celle qui viendra. Le désir est donc toute l'humanité et chacun des humains à être et il recherche un lieu pour être, dans sa globalité et dans toutes ses dimensions. Le désir, qui est devenu dans ce long processus de changement, cherche à pousser le changement jusqu'à être dans son déterminisme, son

ambivalence et tous ses lieux de connivence. Il ne peut parvenir à son terme que dans le processus de se recevoir dans toutes ses dimensions, engageant ainsi ce processus infini du passage de la matière à l'esprit.

Cette perspective pose toutefois de troublantes questions. En qui, comment peut s'accomplir le désir ? Certainement pas en tous les humains. Ce serait le désespoir pour tous, même pour ceux qui y parviendraient. La réponse se trouve ailleurs. En chacun, le désir est la possibilité de résoudre toutes ses finitudes et ses contradictions, et, en même temps, chacun est la possibilité de porter tous les autres à leur accomplissement. Il n'y a qu'un seul corps et un seul rapport dans lesquels tous se retrouvent, chacun dans son unicité : interdépendance et paradoxalité. À travers tout le devenir humain, le désir s'accomplit en devenant intérieur en l'un ou plusieurs de ses fils, actualisant tous les autres dans un seul et même rapport.

Il n'y a donc rien qui ne soit le désir et il n'y a rien que n'englobe le désir : pas même la matière, ni l'espace ni le temps, pas même la violence, ni la souffrance ni le mal, pas même la maladie, ni la mort. Tout est désir, et le désir prend toutes les formes que lui ont données les humains. Il cherche à être comme il est, reçu, habité, et c'est là que s'accomplit tout le désir. Tout est désir, mais le désir n'est pas n'importe quoi. Il est projet de l'esprit émergeant de la matière, du corps, et l'assumant. Il est poussée irrésistible vers son accomplissement et, en même temps, il est en quelque sorte en attente d'être porté, habité, reçu par lui-même, et devenu, en des individus capables de faire place à toute leur humanité et à tous les méandres du désir.

Être psychothérapeute chercheur ontologique pose celui-ci dans la position de fils, plaçant alors tous les autres et toute réalité, même sa propre organisation d'être, comme l'autre : fils de soi-même et fils des autres sont une même réalité. La mise en place de ce rapport d'ouverture à tout soi-même engage un processus sans fin de rencontre qui est co-naissance, laissant surgir progressivement le sens du désir. En même temps se révèlent l'origine, la profondeur et les chemins du désir. Plaçant ainsi la situation psychothérapeutique sur le plan ontologique et la connaissance comme en émergeant, l'être se révèle alors rencontre, co-naissance et connaissance, interdépendance et paradoxalité.

Cette position fait apparaître toutes les dimensions du désir, elle en découvre progressivement les contours. Il y a de plus en plus prise en charge par le désir du processus psychothérapeutique et soumission à ses propres chemins. L'écoute, l'expérience intérieure, les réactions et la parole se situent ainsi strictement sur le plan du subjectif, donc de l'ontologique, favorisant toujours davantage le désir. C'est le psychothérapeute lui-même, tous les autres, toute la réalité, jusqu'à la matière, l'espace et le temps qui s'actualisent dans le consentement responsable de l'ici et maintenant.

Le psychothérapeute chercheur ontologique se soumet au désir, il devient son allié et il trouve dans le désir son collaborateur le plus assuré de la vie en lui-même et en chacun des autres. C'est ce que le désir cherche par-dessus tout, pour en arriver à être par l'acte même de la co-naissance, pas seulement dans ce qui est facilement recevable, mais également dans l'irrecevable de la vie, et même dans la psychose sous toutes ses formes. C'est là que le sens mystérieusement se blottit et que le spirituel inhérent à toute réalité, et spécifiquement à la réalité humaine, est en attente de se manifester.